

# Parcours Mage, thème « Dark fantasy et romance paranormale »

## De Dracula aux « star-crossed lovers » : vers une Renaissance ?

Isabelle-Rachel Casta

L'origine du mythe vampirique n'a rien de particulièrement « glamour » : c'est le croisement, très bien analysé par Claude Lecouteux et Jean Marigny, les grands spécialistes, de trois opportunités :

**Un homme, un lieu, un temps :** le voïvode Vlad « Tepes » Szekelys Basarab III, prince valaque né en 1431 en Transylvanie, portant le titre de « Drakul », c'est-à-dire décoré de l'ordre du « Dragon », distinction particulièrement prestigieuse donnée par l'empereur Sigismond à ses plus fidèles lieutenants. Combattant les Ottomans, après avoir écrasé les Moldaves, il décide de mener aussi une guerre de terreur psychologique ; les historiens actuels sont en effet persuadés que Vlad empale les morts qu'il ramasse chaque soir sur les champs de batailles, sans distinguer les siens de ceux de l'ennemi, et lorsque le petit jour se lève sur les plaines de l'Europe centrale, le spectacle de rangées entières d'hommes empalés épouvante les armées ennemies et participe bien sûr à la victoire du prince chrétien, dont aucune biographie n'a jamais mentionné une particulière propension pour l'absorption du sang de son prochain. Mort au champ d'honneur en 1476, il laisse derrière lui son grand amour, Ruxandra de Lotru, de la caste enviée des Boyards ; les Saxons le haïssaient pour cela, et firent alors courir sur lui les fameux récits d'atrocités que la tradition a gardés.

**Une maladie, la porphyrie :** très répandue en Roumanie/Serbie/Valachie, mais aussi en Grèce, en Pologne (id est l'Europe centrale, orientale et balkanique), ce trouble du métabolisme vient sans doute d'une consanguinité fâcheuse : c'est un empoisonnement du sang par « porphyrine » (liée au plomb), dont les symptômes sont : une allergie totale à l'ail (insuffisance hépatique notoire), une impossibilité radicale d'aller au soleil – toute exposition déclenchant des lésions cutanées irréversibles. Pourquoi « porphyrie » ? parce que le mot signifie « pourpre », c'est la couleur des urines des malades atteints de cette affection... On voit tout de suite tout le profit que les fantastiqueurs tireront de ce tableau de symptômes.

**Enfin un texte : en 1746,** un prêtre dominicain, Dom Calmet, rédige une « *Dissertation sur les apparitions des esprits et sur les Vampires, ou : Les revenants de Hongrie, de Moravie, etc.* », ouvrage qui connaît un immense succès, et qui va impressionner durablement toute la génération romantique (Nodier, Mérimée, Alexis Tolstoï...). Pourquoi ? Parce qu'en 1732, dans une petite ville de Serbie nommée Medvegia, les habitants ont obtenu du pouvoir central de Vienne qu'il envoie un groupe d'experts en vampirisme pour déterrer des cadavres après une épidémie suspecte. Pour rassurer les foules, on coupe la



tête des corps trop bien conservés, on les brûle et on jette leurs cendres dans le fleuve ! La romancière française Fred Vargas se souviendra de cet épisode pour écrire son 10<sup>ème</sup> roman, *Un Lieu incertain*, qui flirte avec le surnaturel vampirique.

Mais l'acmé de chaque roman, c'est évidemment la « transformation » de la femme amoureuse par la morsure de son amant-vampire ; ce qui chez Stoker était présenté comme une violence insupportable est aujourd'hui, à 100 (sang) pour 100, une scène d'amour, troublante et un peu kitsch, puisqu'encore une fois c'est la transposition d'une défloration qui est à chaque fois rapportée. Dans le cas de *Dracula l'Immortel*, il s'agit plus de retrouvailles que d'initiation, Mina ayant déjà conçu un fils, vingt ans auparavant, avec le Comte maléfique ; on l'aura compris : le symbolisme sexuel est tellement insistant, que l'on a l'impression de lire **la belle au bois dormant**, mais à l'envers : le baiser du prince charmant ne l'éveille plus à la vie, mais à la mort ou, si l'on préfère, à l'éternité. C'est le passage obligé où chaque écrivain va déployer toutes les nuances de sa palette érotique, puisque la souffrance ne doit jamais l'emporter sur la sensualité ; on peut donc parler de nouveaux topoï de la rencontre amoureuse, où la possession et la pénétration de l'autre s'effectuent à travers le rite du sang offert et reçu, communion douloureuse mais extatique, et librement consentie.

Apprendre à être soi, apprendre à être au monde, aimer plus que tout : les récits de vampire avancent masqués, mais ils configurent une nouvelle vulgate sentimentale et esthétique, fondés sur une production cinématographique massive (USA, Russie, Suède, Australie, Corée du Sud, RU...), sur des ouvrages critiques d'un haut niveau scientifique, sur une présence télévisuelle diversifiée et très tonique, sur l'énorme *buzz* que représentent les « chats », les sites, les blogs de fans qui proposent des « fanfics », des fictions dérivées, des arborescences multiples et d'une richesse étourdissante. On ressent, obscurément, qu'au-delà de l'habillage commercial, des stratégies éditoriales indiscretes, du « battage » médiatique et marchand, se joue et se noue un récit venu du fond des âges, riche de valeurs d'apprentissage, d'échecs surmontés, d'élans impossibles réinvestis dans d'autres projets : bref, un adolescent peut y apprendre la nécessaire frustration, l'attente, le plaisir immédiat différé en désir ardent. La société n'est pas oubliée, et chez les auteurs américains c'est toute la *middle class* qui surgit, l'étouffement des bourgades pleines de ragots (Forks), l'opposition entre l'immensité des espaces (l'état de Washington) et la médiocrité du train-train des petites gens (Charlie, le père de Bella). C'est exactement le *back ground* des romans de Stephen King, et cette polysensorialité des décors et des passions qui vont s'y inscrire éclaire également tout un pan de la littérature de jeunesse. Il est vrai que depuis *Génération perdue* (Joel Schumacher) et *Aux frontières de l'aube* (Catherine Bigelow), le vampire est devenu un teen-ager juste un peu plus tourmenté qu'un autre, mais il ya très longtemps aussi que l'Eastern (la Transylvanie) a migré en Western (les USA) ; sans doute est-ce pour cela que la première victime de Dracula chez Bram Stoker s'appelait Lucy WESTenra...



## L'archi-modèle

Avant d'aller plus avant, il nous paraît fondé de rappeler en quelques mots l'état de la littérature vampirique populaire contemporaine : certes, il y a bien au départ une volonté manifeste de rompre avec l'ancienne image, monstrueuse, du vampire pour présenter au public des vampires séduisants, conformes aux canons de la beauté actuels. Lorsqu'elle voit les « frères et soeurs » Cullen pour la première fois, Bella est fascinée par leur apparence et décrit ainsi leurs visages : « (...) si différents et si semblables, d'une splendeur inhumaine et dévastatrice. De ces visages qu'on ne s'attend jamais à rencontrer (...). Ou sous le pinceau d'un maître ancien ayant tenté de représenter un ange. Il était difficile de déterminer lequel était le plus sublime »<sup>1</sup>.

Sabine Jarrot voit dans cette évolution de l'image du vampire une réalité sociale contemporaine : « *Le vampire du XIX<sup>e</sup> siècle est rejeté, il est discriminé [...], il ressemble au corps handicapé, tenu hors du monde du travail et de la vie collective. Il est évident que le vampire « moderne » doit être beau, en cela il correspond à l'homme moderne qui se doit également d'être beau, bien entretenu puisque encore la présentation de soi semble valoir pour une présentation morale* »<sup>2</sup>.

Pour cette critique, l'humanisation du vampire va de pair avec l'identification du lecteur - identification devenue possible par le mode de narration<sup>3</sup> : au XIX<sup>e</sup> siècle, « *Généralement un individu relate l'aventure qui lui est directement arrivée ou une aventure qu'on lui a racontée (...). Chez Bram Stoker, on a aussi un vampire raconté. Pour le lecteur, le vampire, c'est l'autre, le lecteur n'a jamais directement un rapport avec Dracula* »<sup>4</sup>, tandis que « *le vampire mis en scène dans les récits contemporains s'exprime, il dit je, on ne le connaît plus par l'intermédiaire de ses victimes mais directement [...]. Le vampire en s'exprimant devient un héros* »<sup>5</sup>.

C'est Anne Rice qui a ouvert la porte à ces vampires modernes, en leur donnant la parole. Dans *Entretien avec un vampire*, le personnage de Louis Pointe du Lac est un vampire interviewé par un jeune journaliste. Tout au long du roman sont déployés à la première personne ses sentiments et ses tourments : « *Suis-je damné ? Suis-je une émanation*

---

<sup>1</sup> Meyer Stephenie, *Fascination*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Luc Rigoureux, Paris, Hachette, « Black Moon », 2005, p. 30

<sup>2</sup> Jarrot Sabine, *Le vampire dans la littérature du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, De l'Autre à un autre soi-même*, Paris, L'Harmattan, « Logiques Sociales », 1999, p. 144-145.

<sup>3</sup> Les réflexions d'Emily Serres-Dubois à ce propos ont été précieuses : merci à elle.

<sup>4</sup> *ibid.*, p. 97-99.

<sup>5</sup> *ibid.*, p. 103.



*diabolique ? Ma vraie nature est-elle une nature démoniaque ? Je tournais et retournais sans cesse ces questions dans ma tête »<sup>6</sup>.*

Le vampire moderne a donc conscience de sa nature et des souffrances qu'elle lui cause. Il a la notion du Bien et du Mal, et peut désormais plus ou moins choisir son camp (devenant déjà une sorte de transfuge par rapport aux premiers protagonistes, nullement tourmentés par leurs exactions et s'enorgueillissant au contraire de leur solitaire et hautaine prédation) : Louis de Pointe du Lac a par exemple introduit l'idée d'un vampire se nourrissant exclusivement ou de préférence de sang animal au lieu de sang humain, comme le font Edward Cullen, le vampire « végétarien », ou Stefan Salvatore : « *Son regard se concentra à nouveau sur la petite forme inerte qu'il tenait dans les mains. Il regrettait d'avoir été obligé de tuer ce lapin, malgré sa faim tenace. C'était ce paradoxe qui l'effrayait. Il ne savait pas jusqu'où il était capable d'aller pour se rassasier. Finalement, il était soulagé de n'avoir tué qu'un rongeur* »<sup>7</sup>.

L'humanisation du vampire au niveau physique mais aussi moral a donc permis sa réhabilitation : il n'est plus aussi haïssable qu'auparavant. Cependant l'équilibre ainsi obtenu est de nouveau mis en péril quand surgit la transgression : un être empruntant à deux entités des traits physiques et comportementaux, un croisement de déterminations « spéciées », une créature qui n'aurait pas dû exister, car rien dans la vulgate des uns ou des autres ne permet de l'intégrer, de la rubriquer : le cavalier seul.

Le film *Underworld*<sup>8</sup> marque cette radicale rivalité entre Lycans et Vampires, se haïssant mais s'unissant cependant dans la commune peur de la création d'un hybride, Michael, qui aurait la force des deux races : tout le monde veut le tuer, sauf le savant qui l'a conçu et la jeune vampire qui en est amoureuse. Le chef des vampires a d'ailleurs supprimé sa propre fille Sonia car elle portait un hybride – le fils d'un Lycan - dans ses flans !... Même chose pour l'enfant Renesmé Cullen<sup>9</sup>, née d'une humaine et d'un vampire : en proie à la vindicte des dogmatiques Volturi, elle devient de surcroît l'objet de l'amour d'un autre métamorphe, Jacob, loup-garou resté fidèle aux vampires de Forks.

---

<sup>6</sup> Rice Anne, *Entretien avec un vampire* [1978] traduit de l'américain par Tristan Murail, Paris, Pocket, « Terreur », 1990, p. 102.

<sup>7</sup> Smith L. J., *Journal d'un vampire, tome 1*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Agnès Girard et Maud Godoc, Paris, Hachette, « Black Moon », 2009, p. 17

<sup>8</sup> *Underworld I, II et IV*, Len Wiseman, USA, 2003, 2006, 2011; NB: *Underworld III* est un prequel, réalisé en fait par Patrick Tatopoulos (2009).

<sup>9</sup> C'est Alice Cullen qui permet de dénouer le conflit prêt à éclater entre les différents clans vampires, en apportant aux Volturi la preuve formelle qu'une semblable créature existe déjà, et que rien de fondamentalement déstabilisant n'a été observé pour autant ; un hybride nommé Nahuel a en effet été mis au monde dans les mêmes conditions, et cette révélation désarme le clan des gardiens.



### Aimer ce que jamais on ne verra deux fois...

Ainsi le « *novum* » entre-t-il toujours en conflit avec l'établissement des précédentes règles, et la situation du « cavalier seul » trouve de plus à se dédoubler, se détripier : dans *La maison de la Nuit*, une première hybridité vampire/zombie marque le destin de « Lucy », appelée la « vampire rouge », parce qu'elle a raté sa transformation mais survécu quand même à sa première métamorphose... Elle-même rencontre alors Réphaïm, mixte singulier entre un oiseau et un homme, fils d'un Dieu du Mal mais capable d'amour et de sacrifice ; rejetés par leurs deux hordes, ils vont essayer de s'approprier pour surmonter, difficilement, la double ou triple exclusion qui les frappe, car ni les humains, ni les vampires, ni les démons ne veulent d'eux...

Entérinant les ruptures de légitimité qui fracturent le monde des vampires régnants, l'ascension de Théodora van Alen (*Les Vampires de Manhattan*, Melissa de la Cruz) s'accompagne d'une remise en cause totale de l'ordre ancien, de la tradition et de sa sécurité... elle qui est déjà le fruit d'une transgression inouïe devient la cause d'une autre révolution, amoureuse cette fois. L'ange Abbadon se détourne bien de sa fiancée « céleste » pour fuir avec elle, en laissant un monde en proie au chaos. Ces êtres désarrimés, désorbités amènent le renouveau, mais la gestation est terrible et doit être interrogée.

Tout se passe un peu comme si, dans les fictions que nous évoquons, la « stase » vampirique devenait peu à peu invisible, superflue, dispensable ; il s'agit surtout d'une aristocratie, qui certes boit le sang de ses « familiers humains » richement entretenus et soigneusement sélectionnés... mais dont tout le reste de la vie (éternelle !) se passe en soirées mondaines, voyages, défilés de mode ou conseils d'administration prestigieux et lucratifs ; un idéal WASP, en quelque sorte... Aussi convient-il se replonger quelques instants dans les premières occurrences du thème, pour apprécier l'énorme travail de réécriture et de métamorphose entrepris ces dernières décennies. Comme le dit Alain Pozzuoli à propos du mythe du vampire<sup>10</sup> en littérature : « *Stoker en a posé les codes de manière quasi définitive* », et « *l'aura du conte transylvanien [s'est] perpétuée au fil des décennies, du roman à ses multiples adaptations théâtrales et cinématographiques* »<sup>11</sup>.

Il énumère les caractéristiques du vampire créé par Bram Stoker, qui « *en catalysant légendes éparses et récits précurseurs mêlés à des inventions de son cru, accoucha du seigneur des saigneurs* » : « *le vampire arrivera de l'Est* », « *il craindra de s'exposer au*

---

<sup>10</sup> Au départ créatures effrayantes des légendes populaires, ils se sont introduits il y a deux siècles dans la littérature avec *The Vampyre* (1819) de l'auteur anglais John William Polidori. Mais le mythe s'est installé définitivement dans les arts avec *Dracula* de Bram Stoker (1897).

<sup>11</sup> Pozzuoli Alain, « Dracula, créature de synthèse », *Le Magazine Littéraire*, n°529, mars 2013, p.58.



*soleil », « il absorbe le sang de ses victimes par succion », « vie nocturne, pâleur excessive du teint, sourcils broussailleux, longues dents acérées »<sup>12</sup>.*

*Dracula* est devenu la référence en matière de vampires, mais les vampires de cette littérature contemporaine sont différents à bien des égards des vampires « traditionnels » et codifiés.

*« La littérature et le cinéma contemporains aiment nous présenter des personnages de vampires plutôt positifs, comme le jeune héros de la série Twilight »<sup>13</sup>, explique Jean Marigny. Cette fascination pour des vampires qui ont été en grande partie « dénaturés » par les auteurs de littérature vampirique à destination du jeune lectorat est la raison essentielle de leur succès dans la littérature de jeunesse, car elle facilite, comme nous le disions plus haut, l'identification des jeunes lecteurs : « Depuis trente ans, les morts-vivants occupent une place de premier plan dans un autre secteur de la littérature, en progression constante, destiné aux adolescents. Des dizaines de romans, souvent publiés en cycles, mettent en scène des personnages de jeunes vampires qui évoluent dans un cadre familial aux adolescents, celui du collège et du lycée. [...] les personnages ont le même âge que les lecteurs auxquels ils sont destinés. Dans ces romans, où l'amour et la mort sont les maîtres mots, on trouve violence et érotisme, mais aussi une sentimentalité tout à fait romantique. Les adolescents qui lisent ces ouvrages y retrouvent leurs aspirations et leurs problèmes »<sup>14</sup>.*

De son côté, Eve Paquette renchérit en soulignant la profonde mutation qui accompagne la publication des *Chroniques des vampires* de Anne Rice, point de basculement entre un lectorat majoritairement masculin et une féminisation désormais acquise : *« À mille lieux du Dracula de Bram Stoker (1897) ou du hideux Nosferatu de Murnau (1922), la figure du vampire semble, depuis la fin des années 1970, avoir définitivement perdu certains de ses traits archaïques et menaçants. Cette transition est repérable notamment dans les Chroniques des vampires d'Anne Rice, et, plus récemment, dans la série américaine True Blood (depuis 2008) et les films Twilight (2008-2012), qui présentent tous des personnages de vampires « sympathiques » ou attirants »<sup>15</sup>.*

Ainsi, les vampires auraient perdu leur aspect bestial pour s'humaniser. D'une beauté saisissante, ils sont incarnés à l'écran par des jeunes gens au physique avantageux... Comme toute stéréotypie, celle-ci se trouve pourtant mise en question et même combattue par une série comme *The Strain* (Guillermo del Toro et Chuck Hogan, USA, 2014-), qui prend l'absolu contre-pied de la *bit lit* pour (re)proposer un vampirisme cru, gore, et absolument horrifique.

---

<sup>12</sup> *ibid.*, p. 58

<sup>13</sup> *op.cit.*, p.147

<sup>14</sup> *op. cit.*, p. 104-105.

<sup>15</sup> Paquette Ève, « Du repoussoir universel au doute généralisé », *Le Magazine Littéraire*, n°529, mars 2013, p.70.



Nouveau retournement, opposant aux romantiques *bad boys* des romances paranormales des êtres épouvantables, venus contaminer les hommes du fond d'un avion rempli de cadavres...

Réphaïm, chimère moitié corbeau, moitié homme, Zoey, cherokee ET vampire, Théodora et Renesmée, nées d'une union entre toutes impensable, puisque pour elles la vie a épousé la mort, emblématisent les révolutions et les métissages à venir, mais parfois au prix d'un sacrifice complet - d'abord affectif (Théodora doit renoncer à Jack pour combattre l'étoile du matin/Lucifer : « *L'expression du visage de son frère lui dit tout ce qu'elle voulait savoir. Mimi sourit pour elle-même. La petite sang-mêlé avait enfin rompu ses liens*<sup>16</sup> »), puis physique : « *Elle savait ce que c'était, et il n'y avait rien à y faire. Le docteur Pat lui avait dit, à sa première visite, qu'elle était unique en son genre : Dimidium Cognatus, la première demi-sang, et personne ne pouvait prévoir comment son corps d'humaine réagirait à la transformation en immortelle*<sup>17</sup>. »

Ambivalence, ambiguïté, mutabilité des identités, des supports, des canons ; impureté féconde et inquiétante, fondamentale impermanence des genres et des frontières... dessinent le visage contrasté de nos métamorphes, essentiellement tragique pour Yves le Cam : « *Par le biais du vampirisme, l'hybride non seulement s'impose comme nouvelle valeur, mais il commande également la promotion sociale et le pouvoir. (...) en se donnant comme norme, l'altérité hybride ne pose qu'un semblant d'unité qui, en fait, révèle un malaise, une fragmentation. En s'énonçant comme règle, l'altérité hybride impose surtout la figure de l'altération*<sup>18</sup> ».

Isabelle-Rachel Casta

---

<sup>16</sup> Idem, p.293.

<sup>17</sup> Melissa de la Cruz, *Le Baiser du Vampire, The Van Alen legacy*, Hyperion Books for Children, New York 2009, trad. V. Le Plouhinec, Editions Albin Michel, Paris, 2009, p.18.

<sup>18</sup> Pierre-Yves Le Cam, « Kim Newman et ses vampires », in « L'Hybride », *Les Cahiers du GERF n°7*, s/d William Schnabel, ILCE Grenoble3, 2000, p. 77.

